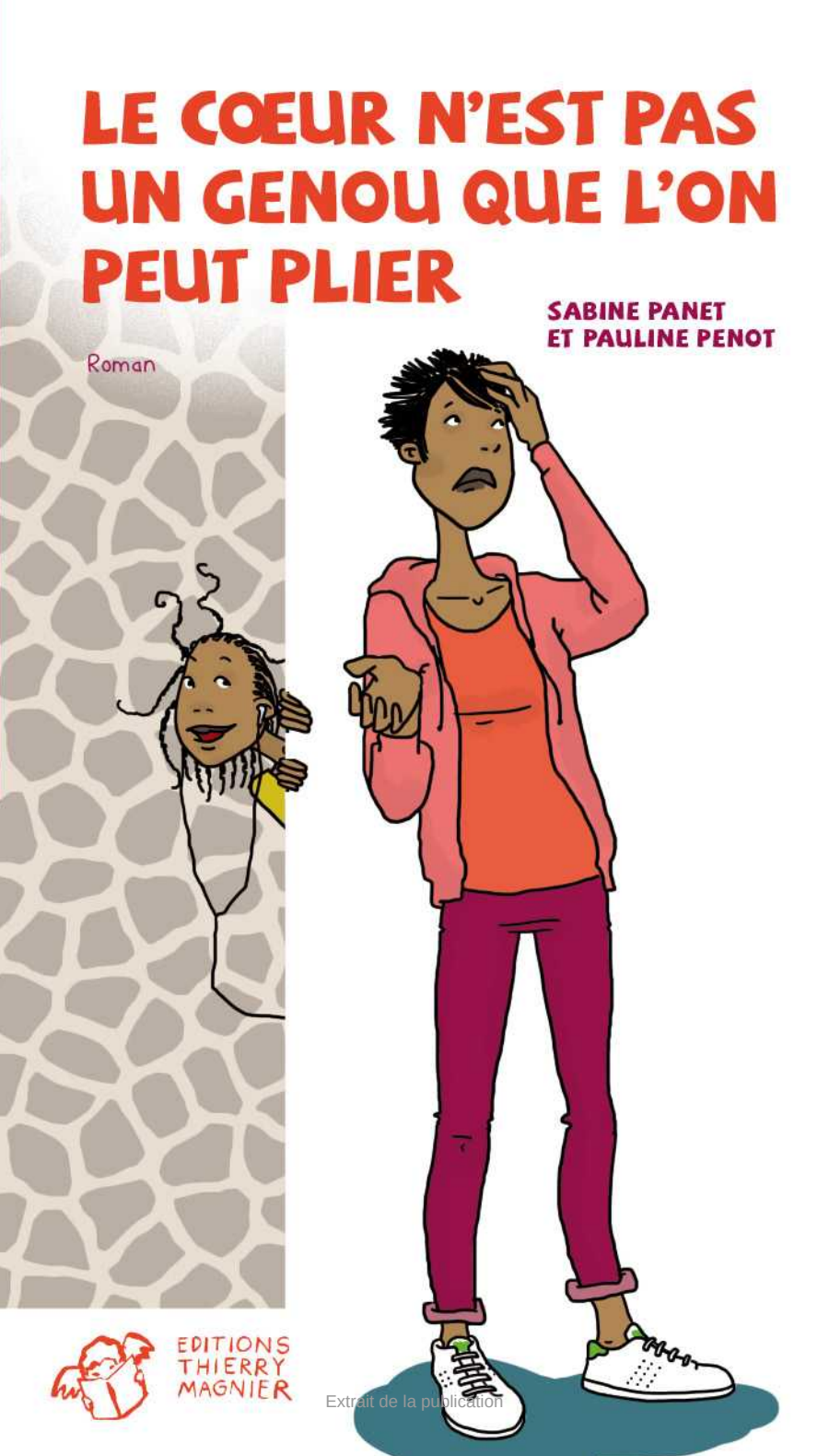
LE CŒUR N'EST PAS UN GENOU QUE L'ON PEUT PLIER

SABINE PANET
ET PAULINE PENOT

Roman



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Extrait de la publication

le cœur n’est pas un genou que l’on peut plier

le cœur n’est pas un genou que l’on peut plier

Sabine Panet et Pauline Penot

Roman

Illustration de couverture
de Anne Bordenave

EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Ernestine n'a pas la langue dans sa poche. Au collège, elle répète avec conviction une pièce de Molière et se voit déjà sur les planches d'un grand théâtre parisien ! Awa, sa grande sœur, prépare son bac français. L'avenir est devant elle, mais son père a décidé de la marier à un cousin, cet été, au Sénégal. Les femmes de la famille vont unir leurs forces et leurs arguments pour convaincre le père, ligoté par sa promesse et le sens de l'honneur, de renoncer à son projet.

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.

Avec le soutien du CNL.

Extrait de la publication

«Le mariage ne peut être conclu
qu'avec le libre et plein consentement
des futurs époux.»
Article 16 de la Déclaration universelle des
droits de l'homme

À Guillaume et Denis, qui ont cuisiné
et pouponné avec enthousiasme
pendant nos heures d'écriture.

Extrait de la publication

Prélude

Il était un peu plus de cinq heures quand Agathe et Awa arrivèrent devant les grilles fermées du Panthéon. La nuit s'éclaircissait. Awa s'assit sur le trottoir et déplia ses jambes longilignes. Dans son dos, les majuscules dorées du frontispice proclamaient:

« AUX GRANDS HOMMES:
LA PATRIE RECONNAISSANTE. »

– Tu penses à ce que je pense ? gloussa Agathe en se laissant tomber à côté d'elle.

La rue Soufflot déserte faisait comme un toboggan vers le Luxembourg, pile dans l'axe du lever du soleil.

– Carrément. Je regarde la bibliothèque Sainte-Geneviève et je me dis: plus qu'un an et demi, et on y sera. On sera étudiantes, on aura notre carte, un numéro de place avec un sous-main en cuir dans la salle à l'étage. J'ai vu des photos, c'est énorme. Derrière, c'est la Sorbonne. Et juste là-bas, tu vois, à côté de l'église ? C'est le lycée Henri-IV. C'est H4.

Extrait de la publication

Fatigue ou découragement, le regard d'Agathe se fit inexpressif sous les coulées de mascara.

– Tu viens d'emballer un mec et tu me parles d'aller en bibliothèque ?

Awa haussa les épaules dans son sweat difforme.

– C'était pas terrible. Quand il s'est rapproché, j'ai essayé de me motiver : j'ai ouvert la bouche, j'ai tourné comme il fallait, mais rien.

– Comment ça, rien ?

– J'avais l'impression d'être chez le dentiste.

– On se fait inviter chez des mecs de dix-huit ans, qui vivent à Paris ; toi tu arrives habillée comme un sac, tu ne bois pas, tu ne danses pas et tu sors avec le plus beau gosse de la soirée. Bon. Ma minuscule compensation à moi, c'est LE moment où on va se retrouver toutes les deux pour en parler, et tu veux que je me contente de ce vieux commentaire tout mou ?

– Ben oui. Note que j'ai peut-être un problème. C'était pareil avec Baptiste. Ça m'avait paru long.

Agathe vida intégralement son cabas sur le trottoir pour mettre la main sur son téléphone, qui vibrait : « Oui maman ?… Non, on n'est pas couchées… Oui, la mariée était magnifique… On a dansé tout la nuit, il y avait des tam-tam, c'était très gai… C'était une expérience passionnante… Ben, en RER… Bien sûr, je lui dis… À tout'. »

– Ma mère te remercie beaucoup de m'avoir donné la chance d'assister à un authentique mariage traditionnel sénégalais.

– Avec des tam-tam.

– Quoi ?

– Non, rien. Tu lui diras qu'on portait des pagnes en peau de bête, aussi, et qu'on tournait autour d'un feu ?

– Non, je reste toujours hyper sobre dans mes descriptions, ça passe mieux. Et toi, tu leur as dit quoi, à tes parents ?

– Que je fêtais l'Ascension avec ta famille. On devait lâcher un Jésus gonflé à l'hélium sur le parvis de l'église. C'est passé comme une lettre à la poste, ils ne connaissent pas les détails des traditions chrétiennes.

– Tu te fous de moi ?

– Oui. Je leur ai juste dit que je dormais chez toi.

Elle se leva en bâillant, se prit un coup de cabas furieux dans les mollets, regarda sa montre :

– Si on y va maintenant, on peut avoir le EMIR de 5 h 36.

Extrait de la publication

Chapitre 1

«Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage;
À d'austères devoirs le rang de femme engage...»

Ernestine était perchée sur la mezzanine et lisait en embobinant une natte autour de son index.

«Votre sexe n'est là que pour la dépendance:
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité.»

Allongée à plat ventre sur le matelas, son phacochère en peluche calé contre l'oreiller, elle chuchotait les syllabes. Arrivée en bas de la page, elle libéra son doigt de la natte toute tire-bouchonnée, tourna la feuille, et déchiffra:

«... Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître...»

Les montants de la mezzanine vibraient sous les coups de pied des petits frères, qui s'arrachaient les manettes d'une Wii. La console tin-

Extrait de la publication

tinnabulait, les jumeaux poussaient des cris perçants. Le phacochère fut propulsé par un coup de tête donné sous le sommier et atterrit fesses en l'air sur la moquette en contrebas.

Ernestine se boucha les oreilles et articula la suite à voix basse:

«Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux,
Et de jamais n'oser le regarder en face
Que quand d'un doux regard il veut lui faire grâce...»

Elle lisait les répliques des autres et fermait les yeux dès qu'elle arrivait sur une tirade de l'héroïne, son personnage à elle, Agnès.

Le livre rebondissait sous les coups. En débouchant ses oreilles pour le caler, Ernestine perçut un bruit suspect en provenance de la cuisine. Ce bruit-là n'était pas *bruyant*, et c'est ce qui le rendait plus inquiétant que le barouf des garçons. Le bruit se rapprocha: c'était un chuchotement qui résonnait de façon désagréable, comme un complot.

La poignée de la porte tourna imperceptiblement.

Ernestine s'embusqua sous la couette, le livre ouvert à la bonne page. La natte qu'elle avait tripotée était restée dressée en forme de point d'interrogation renversé, semblable à un serpent furibard s'échappant de son cuir chevelu.

C'est par cette natte, qui dépassait de la couette aplatie sur son corps immobile, qu'elle fut tirée à la lumière.

Deux traîtresses coulèrent sur son visage des regards menaçants. Sa tante brandit un peigne. Sa mère, Aminata, attrapa *L'École des femmes* entre deux doigts et fronça le nez en fixant la couverture d'un œil mauvais. Elle tenait contre sa hanche Amayel, un bébé entièrement rond avec deux boucles d'oreilles brillantes et une tétine en forme d'ourson.

– Je t'ai déjà dit d'arrêter de lire tout le temps. À force, ça abîme les yeux, *dê*.

Sa tante Dado tempéra:

– C'est bien de lire, mais tu ne dois pas négliger les sciences. C'est la section scientifique qui t'ouvrira toutes les portes. Tu pourrais devenir médecin. Pilote de ligne. Analyste financier. Ingénieure agronome.

Puis le regard des deux femmes convergea sur les nattes saucissonnées et elles revinrent à une redoutable position commune: l'urgence de retresser tout ça vite fait. Ernestine, solidement tenue sous les aisselles, atterrit sur la moquette, fut traînée dans la cuisine et collée sur un tabouret.

– Tssss… Regarde-moi ça, se désola Aminata, attrapant une tresse de traviole qui dessinait un arc de cercle au-dessus de l'oreille d'Ernestine. Il n'y en a pas une qui tienne droit.

Extrait de la publication

Dado commença à dénouer les cheveux d'une main experte, débobinant une à une les nattes en suivant les parcelles géométriques dessinées sur le crâne d'Ernestine. Mèche après mèche, la masse de cheveux crépus se libérait.

D'un large coup de fesses, Aminata bascula le bébé de sa hanche sur la cambrure de son dos, puis l'enserra dans le pagne qu'elle rabattit et noua sous sa poitrine. Elle attrapa le peigne et se mit à tresser.

– Mi-juillet, commença Dado après quelques minutes, sur le ton de la conversation, j'anime une table ronde sur l'intertrigo au congrès de la Société européenne de mycologie à Naples. Je pourrais emmener les filles.

Ernestine, tiraillée entre les quatre mains occupées à discipliner ses cheveux, s'empressa de couper court au projet.

– En juillet, ce n'est pas possible. Le prof de français présente notre pièce de théâtre au concours du Conseil général. C'est moi qui interprète Agnès, le premier rôle féminin. Si on gagne, on jouera le 15 juillet dans un théâtre parisien devant le ministre de la Jeunesse et des Sports. On aura un prix. On dînera dans un restaurant à Paris. On sera célèbres jusqu'à Aulnay-sous-Bois.

– Je ne sais pas, bougonna Aminata, lâchant une natte pour brancher la bouilloire.

Extrait de la publication

Le bébé roupillait, la tête calée entre ses omoplates.

– On verra ce qu'en dira ton père. Mais Awa, *kay*, c'est sûr qu'elle vient au Sénégal avec nous.

Dado, une mèche à moitié nattée immobilisée en traction entre ses doigts, fixa sa belle-sœur d'un œil soupçonneux.

– Tu emmènes Awa au Sénégal *après* son bac français ?

– Oui.

– Avec les garçons ? Ou seulement Awa ?

Aminata s'agita, ouvrit un placard, extirpa une théière, la remplit d'eau bouillante et y plongea les feuilles de kinkeliba. Elle trouva une tasse cassée dans l'évier et se précipita dans la chambre pour houspiller les garçons. La tasse brandie au bout de son bras tendu, elle ressemblait à la statue de la Liberté. Quand elle revint dans la cuisine, pestant en pulaar, elle percuta sa belle-sœur, dressée dans l'embrasure de la porte.

– Tu n'as pas répondu. *Seulement* Awa ? Qu'est-ce qu'elle va faire à seize ans au Fouta, Awa ? Dis-moi ?

– Non, pas seulement Awa. Tout le monde. Et ton frère aussi. Et Madame l'Actrice aussi. On va voir la famille.

– Brusquement ? La nostalgie, comme ça, d'un coup ?

– Oui, brusquement, d'accord ? Maintenant

que tout le monde a les papiers, qu'il y a les vacances, que Bocoum doit solder ses congés, c'est pratique.

– Pratique.

– Oui.

Elles finirent leur tressage en silence. Puis le bébé se réveilla, brailla. Aminata le posa sur son tapis de sol et lui colla son pangolin[1] dans les bras. Amayel balança la peluche d'un coup de patte potelée et brailla plus fort. Aminata marcha tranquillement jusqu'au chauffe-biberon; Dado termina rapidement sa tresse et fit signe à Ernestine de décamper.

La porte fut refermée, le bébé neutralisé par du lait de croissance, et deux tabourets raclèrent le linoléum.

Si Ernestine était restée près de la cuisine, voici ce qu'elle aurait entendu:

– Allez, Aminata. Avec qui vous voulez la marier, votre fille?

---

1. Voici la définition que donne Pierre Desproges du pangolin: «Mammifère édenté d'Afrique et d'Asie couvert d'écailles cornées, se nourrissant de fourmis et de termites. Le pangolin mesure environ un mètre. Sa femelle s'appelle la pangoline. Elle ne donne naissance qu'à un petit à la fois, qui s'appelle Toto. Le pangolin ressemble à un artichaut à l'envers avec des pattes, prolongé d'une queue à la vue de laquelle on se prend à penser qu'en effet, le ridicule ne tue plus.»

La langue d'Aminata claqua comme un élastique qu'on détend.

– Avec le fils de Bassirou. Ç'a toujours été convenu comme ça. Bassirou a prêté l'argent du voyage juste avant la naissance; il a dit que si c'était une fille dans mon ventre, elle s'appellerait Awa, il a dit qu'il fallait qu'on l'emmène, qu'elle naisse en France pour avoir la nationalité. Et plus tard, quand elle serait mariée à son fils, ils pourraient vivre un temps au village et ensuite faire les papiers à l'ambassade, revenir en France, travailler, et s'occuper de la famille.

– C'était organisé votre affaire, dis-moi. T'avais même pas une échographie que ton fœtus servait déjà de filière d'immigration.

Il y eut un moment de silence. On entendait uniquement la succion féroce du bébé sur son biberon. Dado reprit:

– Sans parler du reste – des études, du métier, de l'intelligence et de la liberté de ta fille. Même sans parler de ça: un mariage entre cousins, c'est une hérésie biologique. De génération en génération, ça fait des dégénérés bourrés de maladies génétiques.

– Et le célibat, c'est quoi? Un truc de bonnes sœurs? Rester vieille fille, c'est pas une hérésie biologique, peut-être?

Dado prit sur elle et répondit simplement:

– Laisse-la décider, ta fille. Pour l'instant elle est trop jeune pour savoir ce qu'elle veut.

Attends qu'elle grandisse. Qu'elle vive ses expériences. Qu'elle se forge. Donne-lui le temps d'apprendre à faire ses choix.

– C'est comme ça que c'est convenu. Ton frère a donné sa parole d'honneur, tu sais ce que ça veut dire.

– On ne peut pas donner une parole qui engage quelqu'un d'autre. Awa, elle pissait dans ses Pampers quand vous avez décidé pour elle. Et maintenant elle révise le bac français au CDI. Elle n'a rien à voir là-dedans.

– Toi aussi, fit remarquer Aminata après un moment d'hésitation, quand tu es partie faire le lycée à Dakar, tu as eu l'argent du mariage de ta sœur. Et jusqu'à ce que tu aies ta bourse, ils envoyaient des mandats. Tu sais comment ça marche.

– Je sais. C'était de l'argent bien investi, je te garantis. Je rembourse, tu n'as pas idée. Mais ce n'est pas parce qu'ils ont fait comme ça avec nous qu'il faut continuer.

Amayel sortit de ses minuscules entrailles un rot retentissant. Dado conclut:

– C'est une mauvaise raison.

Mais Ernestine n'entendit rien à cette conversation. Elle lisait laborieusement, s'efforçant de faire abstraction du tintement agaçant de la Wii:

« Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines

Dont par toute la ville on chante les fredaines
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
C'est-à-dire d'ouïr aucun jeune blondin…»

En relisant les répliques d'Arnolphe, Ernestine entendait très distinctement la voix de Jacob, et elle voyait aussi sa nuque, avec la tache de naissance en forme de croissant de lune qui apparaissait à la racine de ses cheveux quand il baissait la tête.

Chapitre 2

À la pause de dix heures, Awa se glissa derrière le bâtiment de physique-chimie. Elle savait qu'elle retrouverait Agathe, qui sortait d'un cours d'allemand, sur la troisième marche de l'escalier de secours – l'endroit précis d'où, un peu penché entre les barreaux de la rampe, on captait le wifi de la salle d'informatique.

Awa était grande, mince, parlait bas et s'habillait sobrement. Elle avait eu seize ans le 12 avril et ce jour-là, elle avait attrapé une paire de ciseaux et coupé elle-même, dans un tracé approximatif, ses cheveux crépus. Agathe, sa meilleure amie, avait égalisé du mieux qu'elle avait pu: pour rattraper le carnage, elle s'était mis en tête de donner à Awa un air de Halle Berry. Depuis, Awa lissait ses cheveux au fer à défriser et dégageait ses oreilles pour mettre en valeur les deux paires d'anneaux en or qu'elle portait à tour de rôle.

Agathe, elle, avait les cheveux roux, un surpoids qu'elle requalifiait de morphologie méditerranéenne et d'éternels projets de régimes

Extrait de la publication

alimentés par la lecture de magazines féminins. Sur son visage, une acné juvénile bourgeonnait parmi une myriade de taches de rousseur.

Pour son anniversaire, Agathe avait reçu un minuscule ordinateur qu'elle transportait dans son cabas et avec lequel elle entretenait une vie intense sur les réseaux sociaux. Quand Awa s'assit à côté d'elle, elle venait de poster:

« Tu es grosse d'un peu partout mais comme c'est bien réparti, c'est pas trop choquant. »

(Merci Maman)

Awa fronça les sourcils en lisant l'écran puis dévisagea sa meilleure amie:

– Ta mère t'a *vraiment* dit ça?

Agathe acquiesça:

– Après, elle s'est rendu compte que c'était vache, alors elle m'a proposé de m'inscrire à son cours d'aquabike. Tu te rends compte? Trois fois par semaine, dix mémères flasques qui pédalent en ligne dans une piscine pour travailler leur culotte de cheval.

– L'aquabike? Et pourquoi pas le water-poney? On pourrait développer le concept: dix mémères montées sur des poneys qui font des longueurs dans la piscine. Tu visualises la scène? Les maillots de bain et tout?

Elles eurent un fou rire et l'ordinateur tangua dangereusement entre les barreaux.

– Ah oui oui oui. Très bien. Très porteur, le poney, pour la culotte de cheval.

Un message couina, posté par Liu, qui devait avoir trouvé un moyen de monter sur la terrasse et choper le wifi du CDI.

Ma mère, elle a eu honte de moi dans un magasin, parce que je ne rentrais pas dans du 38 et qu'elle a dû demander le pantalon en 40 à la vendeuse.

Une fille qui s'appelait Laure répondit:

Les filles, un conseil, emmenez vos mères chez GAP : les Américaines sont énormes, on rentre toutes dans du *Small*.

Agathe s'empressa de l'inviter comme amie. Pendant ce temps-là, Rachel envoyait depuis son téléphone:

Ma mère, quand je mange trop, elle soupire. Quand je ne mange pas, elle soupire aussi. Dans tous les cas, elle finit par me dire : « Tu n'es pas facile avec ta mère. »

Liu leur envoya le lien vers la page **Ma mère voudrait que je sois anorexique** et elles adhérèrent toutes les quatre au groupe.

Awa croqua dans un KitKat.

– Pour la mienne, une femme doit pouvoir faire tenir un plateau en équilibre sur ses fesses: sinon, c'est qu'elles sont plates. Dis aux filles de relativiser.

Agathe, qui avait du mal à voir quelqu'un manger, sortit une barre de céréales de son cabas.

– C'est un truc pour oiseaux arrosé de lait de soja? interrogea Awa, qui se méfiait des graines

en général et du bio en particulier.

Agathe lut le sachet:

– C'est de l'avoine avec du chocolat maigre issu d'une filière de commerce équitable.

Awa secoua la tête:

– On y revient.

– À quoi ?

– Aux poneys. C'est de la bouffe pour poneys, l'avoine.

– C'est facile, quand on est maigre comme un clou, de critiquer les efforts désespérés des Méditerranéennes.

– Le clou te remercie. Bonjour chez toi.

– Non, je veux dire: quand on n'a jamais eu de problème de poids.

– C'est génétique chez les Peuls.

– Quoi, les Peuls ?

– On est un peuple de bergers, des dingues de vaches, maigres avec des visages longs et de grandes oreilles décollées.

La sonnerie retentit. Agathe fronça le nez et souleva les anneaux d'Awa.

– Tes oreilles sont nickel. Je n'ai même pas ça pour me consoler.

Elle rabattit l'écran de l'ordinateur et le fourra dans son cabas. Awa se leva.

– Tu as vu mon père, non ? L'implantation de ses oreilles est assez proche de celle du troll.

Elles longèrent les laboratoires de physique où un troupeau d'élèves attendait de pouvoir franchir la porte étroite.

– Et Kate Moss, elle est peule aussi ?

Elles passèrent à la hauteur de leur professeur de français, M. Mérindol, qui se dirigeait vers le bâtiment du collège, sa sacoche de cuir rebondissant contre sa hanche.

La deuxième sonnerie retentit. Il leur sourit, pressa le pas jusqu'à la salle 109 et commença son cours aux 6e1.

Extrait de la publication

Chapitre 3

Assise au premier rang, Ernestine scrutait la lèvre de son professeur. Ce bouton qui suivait chaque mouvement de la bouche de M. Mérindol captait toute son attention. C'était rond, enflé, et proprement répugnant. Et, parole d'Ernestine, ce n'était pas là la veille.

– Les enfants, nous avons gagné le prix «Ici et Là-bas». Je ne sais pas si vous vous rendez compte! s'époumonait le prof, assis sur le bord de son bureau. Son bouton remuait au rythme des syllabes: Vous représentez le collège, vous représentez Villepinte, vous représentez la Seine-Saint-Denis!

Au début de l'année, emporté par un espoir fou, Marcel Mérindol avait inscrit sa classe au prix de théâtre «Ici et Là-bas» du Conseil général de Seine-Saint-Denis. Le principal enjeu était un prix de cinq mille euros à répartir sur cinq ans, au profit d'un projet «solidaire». Après un premier tour éliminatoire, un jury avait jugé de la qualité d'une scène extraite

du théâtre classique, jouée par des classes de collège. La 6e1 de Villepinte avait décroché une place en finale et avait affronté avec aplomb sa concurrente de Villetaneuse. Chaque élève avait présenté une dizaine de vers de l'acte II, scène V de *L'École des femmes*, de Molière. Ernestine avait proposé une interprétation remarquée de la réplique d'Agnès, «*le petit chat est mort*», en mettant dans sa voix assez d'émotion pour faire sangloter un employé des pompes funèbres. Les poumons de Marcel Mérindol s'étaient gonflés de fierté au moment où le jury annonçait que la 6e1 de Villepinte remportait le prix. Le Conseil général avait réservé aux lauréats une grande salle de théâtre parisienne, pour une représentation unique au mois de juillet.

– Maintenant, vous devez vous investir comme des pros, être plus rigoureux que jamais. Dans la diction. Dans votre jeu d'acteurs. Vous devez vous imprégner des mots, du texte, de l'époque, pour être à la hauteur de l'honneur qui vous est fait: jouer à Paris, au Trianon!

Mérindol sauta au pied du bureau, considérant probablement qu'il avait suffisamment boosté le moral de ses troupes, et annonça la reprise de la répétition.

– Jacob: acte I, scène III, tu donnes la réplique à Kevin. Kevin, tu penses à bien casser

l'alexandrin. Tu respires aux virgules, pas à la fin des strophes.

Ernestine profitait toujours des passages d'Arnolphe pour regarder Jacob peinarde. Elle aimait le picotement que suscitait sous son nombril la revue des endroits qu'elle serait un jour susceptible d'embrasser. Elle s'était plus ou moins décidée pour un morceau de peau situé en dessous de l'oreille et elle détailla la zone une fois de plus, comme un terrain sur lequel elle aurait envisagé de construire une maison.

Quand elle eut fini d'embrasser mentalement le cou, les picotements se répandirent dans son ventre et emballèrent son imagination jusqu'à ce qu'elle entrevoie la possibilité d'embrasser Jacob sur la bouche.

Ernestine s'arrêta pour réfléchir. Elle n'était pas sûre d'en avoir envie. Le côté baveux des lèvres collées lui évoquait immanquablement un escargot. Et un certain nombre de difficultés techniques apparaîtraient une fois l'escargot surmonté: comment fallait-il écarter les dents? Ouvrait-on la bouche tout de suite, ou après avoir passé un moment à prendre ses repères sur les lèvres? Une fois passées les arcades, est-ce qu'on embrassait comme on fait un bisou, ou est-ce qu'il y avait une méthode spéciale pour l'intérieur de la bouche?

Extrait de la publication

Ernestine était également tracassée par une autre question, qu'elle aurait bien aimé poser à Awa si la démarche ne l'avait exposée à l'humiliation inutile d'entendre sa sœur ricaner. Elle aurait voulu savoir ce qu'on entendait exactement par « sortir avec un garçon ». Est-ce qu'on « sortait ensemble » en s'embrassant juste une fois ? Ou est-ce qu'il fallait recommencer, s'astreindre à une certaine régularité ? Est-ce qu'il suffisait d'un petit bisou et, dans le cas contraire, qui pouvait juger si le baiser était digne de l'appellation ? Est-ce qu'il fallait réellement aller quelque part à deux pour dire qu'on était « sortis ensemble » ?

Elle regarda à nouveau le bouton, niché au-dessus de la lèvre de son professeur et, à défaut de se décider concernant le baiser, elle conclut que Jacob était beaucoup plus propre et plus beau.

Ernestine aimait beaucoup discuter avec Jacob. Ils choisissaient des sujets difficiles et excitants – l'amour, le sens de la vie, l'existence de Dieu, la vie privée de la directrice – qu'ils traitaient à fond, au cours de longues conversations qu'il était impossible d'avoir avec qui que ce soit d'autre.

Ernestine avait essayé, respectivement: avec sa mère, mais elle était toujours occupée à étendre du linge ou à récurer une grosse marmite. En général elle vous coupait rapidement la parole pour vous mettre à contribution. Avec sa sœur,

mais Awa levait les yeux au ciel dès que vous contestiez plusieurs fois de suite un même point, l'air de dire «Onze ans, quel âge débile». Et enfin, avec les filles de sa classe. Mais elles étaient le plus souvent occupées à échanger leurs serre-tête et gloussaient sans arrêt, sans très bien savoir pourquoi.

La première conversation qu'Ernestine avait eue avec Jacob avait porté sur leurs prénoms.

C'était le jour de la rentrée et la directrice avait réuni tous les nouveaux dans le gymnase pour leur expliquer de sa voix d'ancienne prof de français – en détachant tous les mots comme pour une dictée – que la sixième était une classe charnière, décisive, qui allait déterminer toutes les années à venir jusqu'au baccalauréat et peut-être aussi toute la vie. Elle avait ensuite tricoté six rangs de classes, prenant chaque élève en sandwich entre son propre cartable et celui dont le propriétaire portait le nom précédant le sien dans l'alphabet.

M. Mérindol, professeur de français de la 6e1, avait montré le chemin de la salle de classe à la caravane trottinant derrière lui.

Quand il entreprit de faire l'appel, des catégories de prénoms se créèrent, dans lesquelles on pouvait ranger presque tous les élèves. Tous en fait, sauf deux.

Il y avait le genre à s'appeler comme les personnages de séries télévisées transmises en début d'après-midi, celles dans lesquelles les acteurs ne parlaient jamais au moment où leurs lèvres bougeaient. On rangeait facilement dans cette catégorie Kevin, Ryan, Bryan, Dylan, Kenny, Sandie et Brenda; plus tard dans l'année, Kenny, dans *L'École des femmes*, s'appellerait Oronte.

Il y avait les prénoms des séries françaises de fin d'après-midi, façon premier amour au bord de l'eau: Océane, Maéva, Mélody, Ambre et Anthony.

Il y avait le groupe Afrique subsaharienne, qui comptait Fanta, Mamadou, Issiaka et Binta, et celui d'Afrique du Nord, où ranger Houria, Naïm et Hicham.

Il y avait ceux dont les parents avaient complètement pété les plombs, et qui s'appelaient Anatole, Sérafine, Céleste, Ulysse et Archibald. Céleste, en particulier, avait eu des ennuis à l'école maternelle, où elle était fréquemment identifiée à l'épouse de Babar. Des parents avaient même été convoqués par le chef d'établissement parce que leur fille avait tiré sur le nez de Céleste, suspectant qu'il s'agissait d'une trompe repliée.

Et puis il y avait les deux prénoms qui ne ressemblaient à rien.

Ernestine, qui logiquement aurait dû faire partie de l'équipe Afrique subsaharienne, s'était entendu dire gentiment par son institutrice de

Extrait de la publication

CM2 qu'elle avait le même prénom qu'une de ses lointaines aïeules. En France, plus personne ne s'appelait Ernestine depuis belle lurette. Presque personne ne s'appelait comme ça au Sénégal non plus. Sa mère avait choisi ce prénom en hommage à la sage-femme missionnaire qui l'avait fait naître. La grand-mère d'Ernestine avait atterri en catastrophe dans un dispensaire de brousse béninois le 10 décembre 1969, date de la rupture accidentelle de sa poche des eaux. La religieuse qui assista à l'accouchement s'appelait sœur Ernestine du Cœur Immaculé de Marie. L'Ernestine actuelle considérait comme un coup de bol d'avoir échappé au nom complet.

Jacob, lui non plus, ne rentrait dans aucune catégorie. Il avait un père hongrois et une mère ukrainienne qui s'étaient connus en Amérique du Sud. C'était habituel, semble-t-il, chez une catégorie de juifs au nom difficile à prononcer, de changer de pays tout le temps. Jacob avait un an de plus à cause d'une année passée avec ses parents au Canada, et à côté des autres garçons de la classe, qui ressemblaient tous à des bébés joufflus, il avait l'air d'un grand. Il parlait une langue différente avec chacun de ses parents, une troisième qui ressemblait à de l'allemand avec sa grand-mère et écrivait en espagnol à ses cousins restés en Argentine. Et il avait bien sûr appris l'anglais au Canada. La directrice était un peu embêtée par la perspec-

Extrait de la publication

tive de lui trouver une deuxième langue vivante en quatrième.

Son prénom lui avait été donné en hommage à son arrière-arrière-grand-père paternel, mort pendant la Seconde Guerre mondiale, et en mémoire de l'oncle de sa grand-mère maternelle, mort pendant la Seconde Guerre mondiale, et en souvenir d'un ami d'enfance de son arrière-grand-père, mort pendant la Seconde Guerre mondiale. Tous ces homonymes valaient à Jacob de se faire caresser les cheveux par de vieilles personnes en Argentine, au Canada et à Aubervilliers, depuis qu'il était en âge d'avoir des cheveux, ce qui donnait à ce prénom un petit quelque chose de pesant.

Jacob et Ernestine avaient donc engagé la conversation en se racontant l'un l'autre l'histoire de leurs prénoms. Ils avaient ensuite embrayé sur beaucoup d'autres sujets – l'avantage des grands carreaux sur les petits pour faire des grilles de morpion, la carrière d'Ernestine au cinéma, les ambitions d'entorse de Jacob qui n'aimait pas les séances d'endurance au square, les moyens d'obtenir la somme d'argent couvrant deux places de cinéma demi-tarif et un cornet de pop-corn format médium.

Récemment, leurs discussions avaient porté sur la question du baiser. Jacob était assez partant pour être embrassé dans le cou mais il proposait

qu'après le cou, ils passent rapidement aux lèvres, proposition à laquelle Ernestine s'était engagée à réfléchir.

Extrait de la publication

Chapitre 4

Dimanche matin, avant de quitter l'appartement, Aminata confia la surveillance du bébé et du thiéboudiène à ses filles aînées. Elle harnacha ensuite les sacs de sport sur le dos des garçons, les houspilla pour qu'ils lâchent la Wii et les tira par l'emmanchure du polo jusqu'à la cage d'escalier. Elle descendit pesamment les marches, dirigeant cette fois des imprécations en pulaar contre la société de maintenance de l'ascenseur.

Après l'entraînement de foot, la famille se retrouvait toujours pour un repas traditionnel: c'était le seul jour où le père était à la maison. Évidemment, le vendredi, jour de la grande prière, avait plus d'importance pour M. Bocoum, mais cette considération ne rentrait pas en ligne de compte dans l'élaboration du calendrier de production de son groupe automobile.

En fait de surveillance, le bébé avait fait ses dents sur les manettes Wii, et Ernestine avait usé les capacités de résistance d'Awa jusqu'à ce que cette dernière consente à se mettre dans la

Extrait de la publication

peau d'Arnolphe. Amayel braillait et agitait les bras en direction du frigidaire. Ernestine, qui craignait que leur père ne sorte de sa chambre, acheta son silence en lui enfournant une cuillerée de compote pomme-cassis dans le gosier. Puis elle articula avec émotion:

«Il jurait qu'il m'aimait d'un amour sans seconde
Et me disait les mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille et là-dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis tout émue.»

Le plat de riz au poisson qui mijotait sur la gazinière répandait dans l'appartement une odeur chaude de tomates et de cube Maggi. Awa ouvrit *L'École des femmes* et enchaîna:

– «*Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses, ne vous faisait-il point aussi quelques caresses?*

– *Oh tant!*» s'exclama Ernestine, la main sur le cœur. «*Il me prenait et les mains et les bras, et de me les baiser il n'était jamais las*»…

– «Las», tu comprends?

– Heu, non.

– «Fatigué». «Soûlé».

– Ah. Merci.

– Et «baiser», bien sûr, c'est… heu… le sens littéral: ça veut dire «embrasser».

– Tu me prends pour qui?

– Pardon, pardon. Mais quand tu ne comprends pas, demande-moi. C'est mieux.

– D'accord. Ben justement… tu as déjà… heu… embrassé un garçon?

Awa leva les yeux des pages cornées du livre et soupira:

– Ça y est… les glandes de ma petite sœur ont découvert leur fonction «sécrétion d'hormones».

– Oh, ça va, hein. C'est en rapport avec la pièce.

– Calme tes ardeurs. Horace lui embrasse les mains et les bras, mais il ne va pas plus loin.

– Toi non plus, à ce qu'il paraît, marmonna Ernestine entre ses dents.

Awa bondit.

– D'où tu sors ça, toi?

– Bruits de couloir, articula Ernestine, recroquevillée, l'avant-bras positionné en bouclier au-dessus de son visage.

Ernestine ne tenait pas à faire savoir qu'elle piratait depuis un moment la messagerie électronique d'Awa – surtout pas à la principale intéressée, qui avait la baffe facile.

On trouvait, parmi les mails qu'Awa échangeait avec Agathe, quelques informations concernant le peu de suite qu'Awa avait donné à un slow dansé avec un certain Baptiste. Un manque d'intérêt proprement rabat-joie, écrivait Agathe. Awa lui répondait de se concentrer sur les révisions du

bac français, coefficient 4 en S, et lui faisait noter que le garçon en question avait du tartre entre les dents de devant.

Amayel protesta contre l'interruption du va-et-vient de la cuillère entre le pot et son estomac.

La baffe attendue ne vint pas. Awa venait de faire un rapide calcul dans sa tête.

– Dis-moi… ta pièce, là. Qu'on révise depuis des mois. Vous allez la jouer, non?

Ernestine releva la tête et répondit avec satisfaction en essuyant une embardée de compote sur la joue d'Amayel:

– Oui. Dans un grand théâtre parisien, avec des projecteurs qui éclairent la scène, un rideau, des coulisses. Et même un guichet où on vend les billets.

– Mais quand?

– Le 15 juillet. J'espère que le producteur de la *Nouvelle Star* ne sera pas en vacances. Je me disais que je pourrais lui envoyer une invitation anonyme. J'ai déjà réfléchi au texte: «Jeune talent se produit ce soir au Trianon. Ne rater sous aucun prétexte. Un ami qui vous veut du bien.» Qu'est-ce que tu en penses? Un ami, tu comprends? Comme il pensera que ça vient d'un homme, il ne pourra jamais remonter jusqu'à moi. Un premier contact avec lui pourrait être bon pour ma carrière d'actrice.

– Le Trianon? Ah. Quand même.

– Quoi quand même ? Tu connais ?

– C'était là-bas, le concert de Rokia Traoré où Dado m'a invitée.

– Alors ?

– Ben… C'est la classe.

– C'est vrai qu'il y a un balcon ?

– Bien sûr ! Peut-être même plusieurs. Il doit y avoir cinq cents places à l'intérieur. Tu ne peux pas rater ça.

– T'es malade ou quoi ? Tu veux que je sois où pour rater ça ?

Awa rattrapa le bébé qui rampait sous le meuble de la télévision, sortit les moutons de poussière de sa bouche et le ceintura.

– Maman m'a demandé de l'aider à chercher des billets d'avion. On est allées sur Internet, je lui ai montré les comparateurs de prix. Elle m'a fait entrer Dakar dans la case destination, à la date du 10 juillet. On n'a encore rien acheté.

Les tresses d'Ernestine se dressèrent comme des antennes météo en prévision d'un orage.

– Mais moi je lui ai dit que je ne pouvais pas venir au Sénégal. Qu'il y avait la pièce. Dado a dit qu'elle pouvait me garder, m'emmener à son congrès de champignons. Ils n'ont pas changé d'avis, dis ? Hein ? Dis ?

– Je ne sais pas. Mais on a fait une simulation pour six personnes.

Ernestine fonça chercher son cartable, renversa le contenu sur la moquette. Elle extirpa de

son cahier de correspondance l'autorisation que M. Mérindol avait remise à ses élèves pour la faire signer à leurs parents.

– Donne-leur, Awa, implora Ernestine d'une voix plaintive dont elle avait déjà pu apprécier les effets convaincants sur sa sœur aînée. Je veux saluer sous les projecteurs dans un théâtre avec des tas de balcons. Explique-leur. S'il te plaît.

Extrait de la publication